

## Santoro s'en retourne devant Sampras

Fabrice Santoro a été éliminé sans suspense hier par l'Américain Pete Sampras, en trois sets (6-3, 7-5, 6-1). A vingt-quatre ans, le Français était pourtant revenu fort ces dernières semaines après des années de noir absolu. Explication.

« MAINTENANT, je voudrais bien devenir un joueur de tennis. » A n'en pas douter ces mots étranges prononcés la semaine dernière trottent encore dans sa tête lorsqu'il réalise pleinement ce qui se passe. Dans ce court central tôt bouillonnant en cette quinzaine ouverte, Fabrice Santoro sait que les minutes comptent. Que l'audience nationale, et un peu plus, offerte ne se représentera pas forcément dans les semaines à venir. Que si elle file trop vite, il n'en gardera qu'un goût amer, une vague impression de déjà vu. Habitude. Mais là, ça va trop vite et la surface n'y change rien. Terre battue ou pas, Pete Sampras, de l'autre côté du filet, déroule un jeu implacable et pourtant sans repères. Coup droit à plat, volée, service gagnant, l'Américain se rode, vainqueur pour la première fois sur terre cette année. Et Santoro s'éclipse en trois sets (6-3, 7-5, 6-1) sans avoir éclairé son énigme.

A vingt-quatre ans, le Français pourrait se dire jeunot, le revendiquer. Mais c'est déjà en « revenant » peu épargné qu'il a affronté le numéro un mondial. S'il s'en est longtemps fait une raison, sa position d'espoir raté, il l'a portée comme une pierre, lourde pour son physique ras du sol pour le tennis choc (1,75 m, 72 kilos), pesante pour son profil bas (cette manière courbée de se tenir devant autrui). Sur le court, ses airs de détrousseur d'effronterie, lui le pudique non assagi, lui l'atypique manipulateur de raquettes, le font presque passer inaperçu - un comble pour un type ayant les deux mains scotchées à son manche côté coup droit, côté revers - surtout quand il croise cet Américain-là, poussant la modestie bien « petit Français » jusqu'à s'écarter de son passage tous les deux jeux, révérencieux avec ça ! « Sampras, dit-il sans se dérober, c'est un joueur monstrueux, un mec parfait... pour le tennis. »

De retour aux affaires, classé 57e en ce moment, Santoro s'en va déjà en trois petits sets surjoués - encore que ce retour soit récent. C'est à Monte-Carlo, remonté de nulle part, que le même de La Seyne-sur-Mer a refait surface, ne rendant les armes qu'en demi-finale, les yeux pétillants de bonheur contenu, tentant par ce coup de force de tout oublier : les années de fond de classement, les blessures, les doutes, l'envie même de s'en aller voir ailleurs si la vie vaut la peine d'ignorer un peu ces balles jaunes fuyantes. Oublier ? A peu près tout, oui, sauf les propos d'un certain Yannick Noah, un beau jour de 1995 : « En France, nous n'avons pas de guerrier. » Fabrice Santoro, qui se sentait alors visé, n'avait pas apprécié. « Guerrier, c'est ma seule qualité », lançait-il dans « Libération » à l'époque, s'énervant : « D'accord, je ne sers pas à 200 à l'heure. Je n'ai pas le coup droit d'Agassi ni la volée d'Edberg. Mais ça me fait mal de lire ça. » Et hier, de commenter avec du recul, petite voix devant micro fixe : « 95, c'était la saison charnière pour moi, celle où je commençais à retrouver mon jeu, un peu de confiance. Là, j'avais décidé de me révolter, de ne plus me laisser faire... »

Mais ce penchant frondeur qu'on ne lui connaissait pas (et que Noah a toujours impulsé à ses joueurs) n'a pas mordu sur le tempérament réel du bonhomme, qui vite a repris le dessus. Comme ces souvenirs de mauvaise chute qu'on ne chasse pas si facilement et qui donnent encore, confusément, le vertige. Sport-études à douze ans, champion du monde à seize, sauveur des Français en Coupe Davis à dix-huit et porté en triomphe dans les arènes de Nîmes ( ! ), 23e à l'ATP à vingt... de quoi aplatir une tête même bien faite ou, pis, de quoi s'y croire. Pour Santoro ce fut un peu les deux et il n'est pas (seul) fautif. En 91, il fait la une des journaux, Noah le dresse sur ses épaules, la France l'embrasse. Et puis ? Rien. Un néant destructeur. Un gouffre dont peu seraient revenus. « Je n'étais pas prêt, se souvient-il. On m'avait dit que j'étais bourré de talent. Je me suis vite rendu compte que je n'étais rien d'autre qu'un joueur parmi les cent meilleurs. » Et il ajoute, avec l'expérience, unique conseillère désormais : « Le plus difficile, c'est d'avoir brillé à dix-sept-dix-huit ans. »

Hier, sorti d'un premier tour à la va-vite qu'il n'apprécie pas parce que « ça laisse des traces moralement », Fabrice Santoro est rentré au bercail sans trop de bruit et c'est bien le problème. Lui qui se définit comme un « jeune expérimenté » et refuse le nom d'« ancien » semble prendre l'affaire sans fuir mais sans passion. « Quand on perd en permanence, on a envie de tout laisser tomber, j'en sais quelque chose, confesse-t-il. Là, je n'ai rien à me reprocher. Je n'ai pas saisi ma chance et Sampras m'a enfoncé point après point avec son énorme coup droit. » Alors, il veut s'en convaincre : « Ce n'est pas une contre-performance de perdre contre le numéro un mondial. » Le joueur de tennis a parlé.